

# La république des oiseaux

Par Jean-Michel POLGE

## *L'ouverture*

Je voulais être le premier, j'étais servi. A peine avais-je posé le pied sur le sol que le ciel m'était tombé sur la tête et je n'avais plus rien de sec. La région, bien que d'aspect désertique par endroits, connaît des précipitations torrentielles concentrées sur la fin de l'été. Et comme ma chance n'a guère de limites, j'étais en plein dedans.

Suzan avec son optimisme débridé trouvait que c'était la meilleure façon de découvrir un pays. Le soleil selon elle était un faux ornement qui maquillait la réalité des paysages, et trompait le voyageur sur la nature de la région qu'il parcourait. En fait, ce temps lui rendait le pays plus familier en le rapprochant de l'aspect courant de son Angleterre natale.

Autour de nous, la nature à l'état sauvage ne laissait pas imaginer que des hommes avaient vécu là. J'avais réussi à trouver un petit carré de pierrailles pour me poser, où la végétation n'avait pas encore réussi, après vingt cinq ans de liberté, à apposer sa griffe. A moins de deux cents mètres de là, les ruines du mas transparaissaient au travers d'une verdure inextricable. Je n'imaginai même pas comment je pourrais techniquement envisager de reprendre l'air, mais j'avais voulu venir, il n'était plus temps de reculer.

Vu de Londres, Berlin ou Paris, tout cela devait paraître dérisoire, une fois au pied du mur, tout n'était plus que difficultés et complications. A tel point que les jours qui s'ouvraient devant moi me faisaient presque penser à des vacances organisées par un tour-opérateur. On ne sort pas en quelques jours des habitudes quand elles s'ancrent sur plus d'un siècle d'histoire.

Les premières difficultés avaient surgi quinze jours plus tôt lors de notre arrivée à Nîmes. Notre statut de fonctionnaire international aurait dû, comme partout ailleurs, nous ouvrir toutes les portes et faciliter notre installation. A la veille de la retraite, nous allions pourtant découvrir que

notre dossier était pointé à l'encre rouge et que nous étions sous haute surveillance depuis toujours.

Le réceptionniste de l'hôtel du Languedoc avait ouvert le bal. Il argua du passeport britannique de Suzan pour refuser de nous attribuer la suite que nous avions réservée, sans un papier de la préfecture. Et comme j'objectais que notre statut nous permettait une installation sans formalité dans tous les pays de la planète, il me mit sous les yeux l'arrêté ministériel qui fixait les modalités pratiques de l'ouverture de la zone.

Au départ, tout avait pourtant semblé si simple. Dès le début de l'année, pour marquer l'avènement d'un siècle nouveau, le parlement européen avait ratifié la décision de l'O.C.P.M. de rendre libre d'accès toutes les zones interdites depuis près de trente ans. Pour marquer sa volonté d'ouverture et le renouveau de son influence, le parti Coopératif Français avait même fait voter un amendement pour fixer au quinze août, date anniversaire de la création de la République des Oiseaux, la réouverture de cet espace méridional interdit.

Suzan m'avait apporté la dépêche d'agence avec une excitation non dissimulée. Et nous avons aussitôt tout mis en œuvre pour être les premiers à fouler la terre de nos ancêtres. Dès le début du mois d'août, nous voulions être à pied d'œuvre pour ne pas manquer l'« Ouverture ».

En préfecture, nous avons tout de suite mesuré l'ampleur des difficultés qui nous attendaient. L'employé de l'accueil après avoir relevé nos identités et consulté une liste confidentielle, nous avait immédiatement adressé au préfet lui-même qui était chargé de nous signifier notre indésirabilité dans la région. Il devait nous délivrer une autorisation temporaire de séjour, le temps que nous puissions organiser notre retour chez nous.

Suzan, plus vindicative que moi exigea des explications. Le préfet ouvrit alors l'énorme dossier trônant sur son bureau et commença comme à regret la lecture à voix haute de feuillets qu'il semblait prendre au hasard :

« Suzan Ardisson, fille de Lord Archibald Ardisson, petite fille de Lord Ernest Ardisson.... ...radiée de la noblesse britannique sur décision royale... pour s'être baignée nue en réunion dans les bassins du château de Versailles un jour de réception officielle... »

- La désobéissance semble être chez vous, Madame, un atavisme ancestral.

« Georges Dupont... né le 18 août deux-mille-cinquante-six... dans les transports aériens... survol non précisé... nature de l'appareil non plus... »

- Bien que la loi d'amnistie n'autorise pas la divulgation précise de votre identité de naissance, chacun sait que votre mère a défrayé la chronique par ses frasques aéronautiques du temps de « la République des Oiseaux ». Je peux si vous le souhaitez continuer, nous avons de la matière...
- Ce ne sera pas nécessaire, je vous remercie
- Le gouvernement, malgré l'autorisation de principe accordée à tout citoyen européen ne tient pas à raviver des cicatrices encore douloureuses.

Il avait fallu l'intervention du représentant régional de l'O.C.P.M. en personne pour débloquer la situation. Nous avons ainsi pu préparer tranquillement notre escapade, jusqu'au moment de l'homologation de notre aéronef.

L'ingénieur du service des mines prétendait que le moteur à eau présentait un risque de réaction en chaîne non maîtrisable en zone non-industrialisée. Le procédé Brighton d'extraction catalytique de l'hydrogène et de l'oxygène de l'eau avait pourtant obtenu ses lettres de noblesses et son visa d'exploitation pour tous les pays du globe.

Après négociation, il apparut que l'appareil à rotor libre que nous utilisions rappelait trop les modestes autogires des Républicains et son utilisation pour notre aventure ressemblait fort à une provocation aux yeux des autorités.

- Vous rêvez ?

Plus pragmatique que moi, Suzan était déjà à pied d'œuvre, et malgré la pluie, elle attaqua d'un pas alerte les restes du chemin qui menait au mas. Des pins et des châtaigniers poussaient en plein milieu. Mais le plus impressionnant, c'était un énorme rocher qui barrait entièrement la voie et qui interdisait visiblement depuis toujours l'accès des véhicules à la partie supérieure. Toute explication géologique semblait impossible. Seule une intervention volontaire avait pu loger là ce mégalithe informe.

Il nous fallut près de vingt minutes pour arriver sur les lieux. Rien ne semblait avoir bougé depuis un quart de siècle, et bien que la nature soit

partie à l'assaut des constructions humaines, on s'attendait à tout instant à voir surgir quelqu'un derrière chaque mur que nous contournions.

Le portail qui donnait sur la petite cour était resté ouvert et le vantail pendait lamentablement sur ses gonds. Il émit quelque protestation quand je franchis la voûte, mais nous parvînmes sans encombres au pied du premier escalier. Des bouffées de souvenirs m'assaillaient. Je n'étais pas sûr d'avoir le courage de monter jusqu'à la maison. Il me faudrait un peu de temps.

La petite pièce du bas ne fut pas simple à ouvrir. Bien qu'aucun verrou ne l'ait jamais fermée, la porte était bloquée de l'intérieur. Le bois avait gonflé et il nous fallut travailler plusieurs heures pour l'ouvrir sans tout arracher. Il s'agissait d'une sorte de bureau rudimentaire aux murs blanchis à la chaux et dont le mobilier rappelait fort un univers du moyen âge. Suzan affirma que ce serait une bonne base pour nos recherches, et nous avons utilisé le reste de la journée pour récupérer ce que nous avions laissé dans l'appareil afin de l'installer.

La nuit nous surprit au milieu de nos préparatifs, et la pluie diminua avec l'arrivée de l'obscurité. La petite pièce semblait sèche et après avoir installé l'ensemble de notre matériel, elle constituait une solution confortable de camping. Les rations de campagne nous changeaient de l'hôtel auquel nous étions habitués, mais cela me permit de découvrir après plus de vingt-cinq ans de vie commune que mon épouse avait des talents de cuisinière. Au creux du hamac, nous n'avons pas été longs à trouver le sommeil.

## 2

Au matin, la pluie avait cessé. Suzan dormait encore, et je savais d'expérience qu'il n'était pas opportun de lui adresser la parole avant plusieurs heures, si je voulais avoir, au cours de la journée, le loisir de communiquer avec elle. J'ai donc préparé une bonne ration de café, afin de commencer mon travail l'esprit débarrassé des brumes de la nuit.

Le soleil franchissait tout juste la cime des pins quand je me suis retrouvé sur la petite terrasse, ce qui, vu l'avancement de la saison, ne révélait pas une activité très matinale. Enfin, j'y étais. Ou plutôt, j'étais de retour. Bien que fouillant au plus profond de mes souvenirs, je ne

parvenais pas à retrouver le moindre indice auquel me raccrocher. Pourtant, j'avais dû passer là le début de ma vie, avant que les âmes bien-pensantes ne songent à me mettre en sécurité, à l'abri de la débauche et de la subversion.

Puis la contrée avait été déclarée Zone Interdite, à l'image des vingt-et-une régions d'Europe qui avaient osé résister à la succession des autoritarismes dont l'O.C.P.M. avait émergé. Malgré mon caractère indépendant et mon aversion pour toute forme de discipline, j'avais réussi à me faire une petite place au soleil dans le monde clos des fonctionnaires internationaux.

C'est lors d'une des séances plénières de cet organisme international dans l'illustre château du Roi Soleil que j'avais à l'époque rencontré Suzan, brillant fleuron de la noblesse britannique, qui représentait son pays... jusqu'à ce fameux bain de minuit dans le parc du même palais. Le mariage discret qui avait suivi de peu sa radiation des rangs des Pairs s'était jour après jour nourri d'un mythe commun, celui de nos ancêtres, les fondateurs de la République des Oiseaux.

Malheureusement, les pouvoirs centraux et régionaux s'étaient appliqués pendant trente ans à gommer systématiquement toute trace de cet épisode, et les témoins, terrorisés, avaient respecté un prudent silence afin de pouvoir survivre. Seule, la réouverture de la Zone nous ouvrait une perspective de mémoire, avec toutes les difficultés que j'ai déjà décrites.

En bas, sur la rivière, le moulin détachait son ombre sur les reflets argentés du cours d'eau. Le murmure permanent que je percevais depuis la veille montait en fait de là, amplifié par les rochers sur lesquels roule le courant. De part et d'autres, le reflet chaud des murs de schiste sous le soleil interrompait la végétation qui avait envahi l'ensemble de la montagne. La tâche n'allait pas être simple.

J'avais déjà fait le tour du mas quand vers midi, je vis arriver la frimousse ensommeillée d'une Suzan qui sortait tout droit de son duvet. J'eus bien entendu droit à une série de remarques sur les qualités de l'hôtellerie française, sur l'indigence du service, mais en achevant les restes de son pudding, elle consentit à m'aider dans mes recherches. La plupart des toits étaient effondrés, mais curieusement, les portes nous donnèrent toutes du fil à retordre.

Rien de bien intéressant. Des remises, quelques lieux d'habitation plutôt sommaires, les traces d'une vie paysanne qui aurait aussi bien pu dater du

dix-neuvième siècle. Seule la demeure principale, au fond de la cour tout en haut des marches, nous résista. Suzan insista pour que nous prenions une petite collation, « à la française », mais après une courte négociation, j'obtins que nous pique-niquions quelques centaines de mètres plus haut, à la lisière de la forêt, afin de profiter du timide soleil d'automne.

Ma belle anglaise me roua de coups de poings en arrivant au faite, quand elle réalisa que sous la végétation se dissimulait un petit hangar de tôles ondulée qui, malgré l'outrage des ans, ressemblait bien à ce qu'il devait être.

- Grand nigaud, vous auriez pu me dire ce que vous veniez chercher ici !

Malgré vingt-cinq ans de vie commune et une adoption volontariste de la langue de Molière, mon épouse n'avait pas réussi à se débarrasser de ce stupide vouvoiement qui amusait tant mes amis. Sur le plan érotique, c'était irremplaçable, mais dans la vie de tous les instants...

Je dus cependant m'incliner et remettre à plus tard l'inventaire du petit bâtiment. J'ignorais que les rations de campagnes se cuisinaient, et même en l'absence du moindre ustensile de cuisine. Mais comme le disait Suzan, ce n'est pas parce que son père avait dû ingérer dans l'urgence les brutalités des mangeurs de grenouilles qu'il fallait se laisser aller.

De prime abord, le hangar contenait surtout une végétation luxuriante qui avait profité de l'effet de serre pour se développer à l'abri des rigueurs du climat. Pourtant, mon cuir chevelu renoua le contact avec quelque chose de bien plus dur qui se balançait doucement, juste au dessus de mon champ de vision. Mon anglaise légitime me rendit la monnaie d'une pièce qu'elle avait soigneusement conservée.

- Dur le rotor... imaginez un peu quand il tourne à près de quatre cents tours.

Je n'avais pas l'air très fin en effet, et la mémoire de notre première rencontre sur la pelouse de Versailles quand elle voulait absolument que je l'emmène faire un tour à bord de mon appareil me fit chaud au cœur. Nous nous mîmes donc au travail, et quand la nuit survint, les quatre appareils étaient enfin reconnaissables. Il ne restait plus qu'un dépoussiérage à faire que nous résolûmes de remettre au lendemain.

Ainsi, nous avons mis la main sur les derniers gyros de la République, et qui sait, peut-être l'un d'eux était-il celui qui m'avait vu naître.

Seul, je me serai certainement contenté de nettoyer les aéronefs, peut-être aurai-je tenté la mise en route des moteurs. Il m'aurait sans doute fallu plusieurs jours avant de tester le pré-lancement des rotors, mais il est certain que je ne serais pas allé plus loin. Seul. Mais Suzan prétendait qu'on était pas venu pour rien et que si les « bêtes » étaient là, c'est qu'elles avaient dû servir jusqu'à la fin. Il ne lui fallut pas plus de quarante-huit heures pour remettre en état les quatre autogires, et si elle ne prit pas l'air le jour même, c'était que je l'avais convaincue que sur d'aussi anciens appareils, la distance de roulage devait être phénoménale.

Je me trompais grandement. Excepté le plus lourd des gyros, les petites gazelles surmotorisées affichaient une vitesse rotor de pré-lancement largement suffisante pour un décollage sur place. Pourtant, dès la fin de nos essais, il devint évident que nous avions épuisé les réserves du gaz qui semblait être le seul carburant disponible. Et si le petit compresseur central avait l'air en état de fonctionnement, le tube souterrain qui l'alimentait ne paraissait pas contenir autre chose que de l'air.

L'épisode mécanique s'achevait en panne sèche, et tant que nous n'aurions pas mis la main sur la source d'énergie qui avait fait la richesse de cette communauté, il s'avérait plus sage de poursuivre nos recherches dans d'autres directions. Nous n'étions d'ailleurs pas pressés puisque nous avions même envisagé, si les choses se présentaient bien, de passer notre retraite dans ce lieu mythique, isolé du reste du monde.

Après de telles émotions, nous pensions être blasés, et quand au matin du quatrième jour nous avons décidé de nous en prendre à la porte du bâtiment principal, nous étions bien loin de nous douter de ce qui nous attendait dans cette grande pièce.

Bien que nous ayons pris un luxe de précautions lors de son ouverture, la porte en châtaignier massif ne ressemblait plus à grand chose quand nous franchîmes le seuil. Je n'étais pas très fier de moi, mais il faut reconnaître qu'à l'université, le cours sur le crochetage des serrures ayant un caractère éminemment facultatif, je l'avais séché plus souvent qu'à mon tour.

La pièce me paraissait immense. Elle devait mesurer près d'une dizaine de mètres de long et la moitié en largeur. Le jour pénétrait difficilement par les vitres pourtant intactes de deux minuscules fenêtres, après s'être encore adoucie sur un enchevêtrement de toiles d'araignées chargées d'une

poussière plus que bi-décennale. Ambiance cinéma du siècle précédent. A droite, la cheminée monumentale exhalait encore une odeur de suie froide, et la lampe à gaz se balançait doucement au plafond sous l'effet du léger courant d'air que nous avons provoqué.

Le lieu avait quelque chose de magique, de presque religieux. Suzan habituellement si volubile en avait le souffle coupé. Petit à petit, nos yeux s'accoutumaient à la pénombre, et nous nous enhardissions plus avant, découvrant un univers où le temps s'était arrêté vingt ans plus tôt.

- excusez-nous, madame, nous ne savions pas qu'il y avait quelqu'un...

Les mots m'avaient échappé malgré moi, et Suzan interloquée fixait, sans pouvoir en détacher son regard, la vieille petite bonne femme à qui je venais d'adresser la parole. Nous étions en pleine littérature fantastique. Heureusement, la vieille ne me répondit pas. Elle resta droite comme un I, assise devant la longue table de bois, immobile, sans lâcher la paire de lunettes qu'elle tenait dans ces doigts figés depuis deux décennies.

Il nous fallut plusieurs minutes pour récupérer notre sérénité et envisager la scène sous l'angle de la réalité. A l'abri de l'air extérieur, cette femme était restée depuis des années à l'endroit même où elle s'était assise pour mourir. Elle s'était desséchée et momifiée sur place, ce qui conférait au tableau une touche de vécu que seuls les grands maîtres ont su peindre.

Nous nous sommes assis tous les deux sur le banc en face d'elle, comme si les quelques minutes de répit que nous lui accordions allaient lui rendre la vie. Il ne manquait que ce petit coup de souffle magique pour que le passé resurgisse devant nous.

Quand j'eus enfin le courage de tourner mon regard vers Suzan, je pus constater que ses yeux étaient aussi humides que les miens, et j'y lisais distinctement l'émotion qui les envahissait.

- Votre grand-mère ?

Je ne réussis pas à trouver les mots pour lui répondre et elle dut se contenter d'un léger hochement de tête. La petite vieille toute ridée qui me faisait face ne se laissait pas impressionner par les deux intrus, et malgré la peau desséchée du visage, elle nous laissait une impression de bonheur dissimulé derrière le sourire tranquille de ceux qui ne se préoccupent plus de l'écoulement du temps. Le léger souffle d'air qui provenait de l'huis grande ouverte faisait frémir ses très longs cheveux blancs.



Il nous fallut mettre en marche la petite lampe à pétrole qui se trouvait sur la table pour réaliser que le temps ne s'était pas arrêté au hasard. Une lettre poussiéreuse tenue par la monture des lunettes laissait voir un petit calendrier du mois d'août 80. Le cachet indiquait la provenance du pli par les postes clandestines. La signature avait été altérée par l'effet du temps. Un peu plus loin, un petit coffret de bois menuisé contenait un nombre impressionnant de missives de la même provenance auxquelles étaient mêlés des articles de journaux, et même quelques pages arrachées sur quelques livres et carnets de provenances diverses. Le tout soigneusement ordonné par ordre chronologique racontait une singulière histoire.

Plus qu'une saga, c'était l'espérance de tout un peuple qui avait cru pouvoir résister à l'oppression pour vivre son utopie. On y trouvait mêlés des événements qui de prime abord n'avaient entre eux aucun liens, mais leur juxtaposition montrait clairement comment était née cette petite « République des Oiseaux » qui avait fait trembler les grands de ce monde par l'exemple qu'elle présentait à tous les assoiffés de liberté.

Pour que l'histoire de mes ancêtres ne tombe pas dans l'oubli, j'ai entrepris, avec l'appui de Suzan, la remise en forme de tous ces textes. J'y ai adjoint la traduction des quelques passages du « *Aways Chanel* » de Lord Ardisson, qui avaient un rapport direct avec cette période. La publication à compte d'auteur ne posa pas de problème, et la vente me surprit dès les premiers jours.

Ce n'est que plus tard, quand ont commencé les interrogatoires que j'ai compris l'aspect subversif contenu dans ces feuillets. Malgré la loi d'amnistie, j'ai dû retirer le livre de la vente. Pourtant, ce vingt-trois août deux-mille, on pouvait encore camper seul au milieu des montagnes cévenoles. Ce n'est qu'après...